

Shaka/Chaka : **transcrire, traduire, interpréter...**

Shaka de l'histoire
Chaka du roman...

En Novembre 2000, à Cambridge eut lieu la première d'un opéra composé par Akin Euba, compositeur nigérian de renom, dont le livret était la traduction anglaise du poème de L.S. Senghor *Chaka*, publié en français en 1956. La fécondité littéraire et artistique de ce que nous pouvons appeler le personnage de Chaka, voire le mythe de Chaka est étonnante : l'un des groupes statuaire d'Ousmane Sow, exposé des mois durant sur le Pont des Arts était intitulé la cour de Chaka.

La recherche historique s'interroge sur le sens des bouleversements apportés par les conquêtes zouloues, mais le personnage du roi zoulou suscite encore aujourd'hui l'intérêt des écrivains : de nombreuses pièces de théâtre ont fait de lui leur héros. En 1984 Albert Gérard publiait sous le titre *Relire Chaka, ou les oublis de la mémoire française* un essai sur le roman de Thomas Mofolo *Chaka* qui occupe dans la postérité littéraire et artistique de Chaka une place centrale. Ce texte a longtemps été la seule source traduite française sur Chaka, avec la *Relation* d'Arbousset, et a donné lieu à de nombreuses interprétations, souvent peu informées de son contexte d'origine. La publication du journal de Fynn permet de considérer à nouveau le roman de Mofolo par rapport à des sources d'un type nouveau. Elle se conjugue avec la parution (2000) de la *Notice sur les Zoulous*, chapitre extrait de la *Relation* (1842) de Thomas Arbousset qui comportait des informations sur le royaume de Chaka, sur ses faits et gestes, ainsi que la première transcription et traduction connue d'une pièce de poésie zouloue, l'Ode à Dingana. La postérité littéraire du personnage est donc d'abord celle de la littérature zouloue, orale et écrite, puis celle des littératures en d'autres langues africaines (Mofolo écrit en sesotho) avant de s'étendre, grâce aux traductions, à des œuvres en français et en anglais. Le journal de Fynn, seul à nous présenter directement Shaka, ne fut publié qu'en 1969, soit bien après toutes les œuvres que nous mentionnons.

1 Shaka en zoulou

S'il est une postérité à chercher en premier lieu c'est bien celle de ceux qui ont eu un accès direct au personnage et aux récits : quel Shaka nous présente la tradition orale zouloue, puis la littérature écrite en zoulou ? Le premier livre (1922) écrit en zoulou est *Abantu Abammyama (Origines du peuple noir)* de Magera Fuze, récemment réédité (1979). Il s'agit d'un recueil de traditions et de chroniques zouloues, rédigée par l'un des premiers intellectuels produit par la mission anglicane au Natal, Magera Fuze, secrétaire de J. Colenso, évêque du Natal, fut aussi le précepteur de Dimuzulu, roi des Zoulous. Il consacre une dizaine de chapitres à Shaka et traite de l'épisode du meurtre de Nandi, la mère de Shaka. Pour Magera cet acte est tout à fait avéré ; il note cependant que Fynn ne le rapporte pas, mais il observe qu'il est peut être normal que l'on ait caché cet épisode à un Blanc (Magera, 1979 : 60). La tradition zouloue est surtout composée de poèmes d'éloges, d'odes, les *izibongo*, célébrant les grands personnages, déclamées sur un rythme rapide par des bardes, les *imbongi*. La racine « *bonga* » implique la célébration, mais elle peut aussi comprendre une composante critique. Dans ces textes se trouve la mémoire zouloue de Chaka, celle qui nous concerne en premier lieu. Seulement le recueil de la tradition orale n'est pas une opération pour ethnographes de cabinet, surtout chez les Zoulous au XIX^{ème} siècle. Il importe d'abord de comprendre que ces déclamations ont valeur historique et poétique pour se préoccuper de les recueillir. Ce n'était pas en général le cas et la plupart de ceux qui entendaient ces « chants » les trouvaient dénués de « poésie ». Ensuite leur collecte n'est pas mince affaire dans un monde qui ignore le magnétophone : le barde déclame à toute vitesse : lui faire répéter son propos, c'est lui faire perdre le fil de son poème. La transcription est donc un processus complexe, à tel point que dans le cas zoulou ne subsiste que le travail de James Stuart, un administrateur britannique, qui encouragea les bardes à lui rendre visite, qui collecta de très nombreux textes, qu'il ne put éditer : de retour en Angleterre, il enregistra lui-même sur rouleau les textes qu'il avait recueillis. Il voulait donner aux futurs auditeurs et lecteurs le sentiment du débit de leur diseur, produire l'impression phonique de ces performances, si éloignées des canons de notre diction poétique, et paradoxalement si proche de ce que nous appelons aujourd'hui le rap.

L'éditeur du journal de Fynn, James Stuart, a ainsi consacré sa vie à recueillir la tradition orale des *izibongo* : il a recueilli 278 poèmes qui furent traduits par D. Malcolm. Trevor Cope a donné un volume de ses transcriptions, avec traductions et notes (1968) fondé sur une petite partie de la collecte Stuart et sur les traductions de Malcolm. Les éloges de Shaka, recueillis plus de 80 ans après leurs premières déclamations, sont le plus long des poèmes zoulous dans ce volume (pp. 88-117). Ils constituent un catalogue- le terme de poésie catalogue a parfois été utilisé pour désigner ce type d'ode- des exploits guerriers de leur héros, prononcés dans un langage concis et concret, d'une grande force d'évocation... Leur survie était problématique : aussi bien Dingane que Mpande, associés dans le meurtre de Shaka, pouvaient prendre ombrage de la récitation d'éloges auxquels ils voulaient substituer les leurs. Rycroft montre dans son analyse de l'ode à Dingan (1984), récemment rééditée en français (Arbousset, 2000) et qui constitue un excellent exemple, en notre langue de ce type de panégyrique, combien les noms d'éloges de Dingan sont empruntés aux noms associés à Shaka :

Inyoni eyadl'eziny' izinyoni
Cet oiseau mange les autres oiseaux

Le thème de la dévoration est central dans l'évocation du pouvoir zoulou pour D. Rycroft. Le chef peut dévorer son peuple, comme ses adversaires, et l'on sait que Shaka ne s'est pas privé d'user de ce « droit ». Or dans les éloges de Dingan, ce thème de la dévoration n'est en général jamais présent, mais il se retrouve dans les éloges de Shaka publiés par Cope. Aussi peut-on penser que cette formule, si typique du pouvoir zoulou, a été transférée au successeur de Shaka (Rycroft, 1984) : le fondateur du royaume zoulou a laissé une marque très forte sur l'art verbal de son peuple. Mazizi Kunene dans sa thèse de maîtrise, *An Analytical Survey of Zulu Poetry*, (1962) définit trois moments de la poésie zouloue et il fait de la période de Shaka le moment central de l'histoire de cette poésie (Cope, 1968). Il montre l'ampleur du verset qui devient la « stanza » de Shaka, plus ample dans ses développements, plus violent dans ses images et dans ses choix lexicaux : les oiseaux dévorent, les combats sont partout. La poésie zouloue, après 1850, sous le règne de Mpande, n'eut plus les mêmes combats à relater, malgré la guerre anglo-zouloue de 1878. L'œuvre de Stuart qui enregistra sur disques les déclamations zoulous, avant l'ère du magnétophone, est la seule à nous garantir une certaine forme d'authenticité de la tradition orale, même si son collecteur était membre de l'administration britannique. Elle est aujourd'hui consultable à la Killie Cambell Library de Durban. Les éloges de Shaka ne furent plus de saison après sa disparition. Pourtant ils n'avaient pas disparu des mémoires et devaient servir de base aux éloges de ses successeurs suivant des procédés bien connus de ce que Jean Derive appelle la littérature en kit : les noms d'éloges s'agrafant à des personnalités diverses. Deux ou trois générations plus tard, au début du vingtième siècle il est tout à fait possible de rencontrer d'anciens soldats ou d'anciens dignitaires capables de se remémorer ces éloges.

Mazizi Kunene aurait, à l'en croire, renoué avec cette dynamique orale pour composer par écrit et en zoulou un texte publié en anglais en 1979, *Emperor Shaka the Great*, sous-titré *A Zulu epic*, inscrit par l'Unesco dans la série des œuvres représentatives en traduction des auteurs africains. Pourtant nous n'avons pas la version imprimée en zouloue de ce texte, ce qui est surprenant, alors qu'une version manuscrite- que j'ai pu consulter- existe à Austin (Texas) au *Humanities Research Center*. Cela étant, rien n'indique que la version zouloue est antérieure à la version anglaise comme me le fit remarquer (en 2000) un collègue sud africain, plus averti que moi des enjeux politiques de cette enquête philologique, et moins respectueux des « traditions » zouloues... Ainsi aujourd'hui existe, « traduit » du zoulou, en 16 chants un poème célébrant Shaka par Mazizi Kunene. Le Shaka chef de guerre, unificateur et conquérant est loué dans un texte en anglais- fort bien traduit par Jean Severy- qui reprend des formules empruntées au zoulou. Comme l'écrivent L. Kesteloot et B. Dieng, dans leur ouvrage sur les *Epopées d'Afrique noire*, Kunene « est soucieux d'adopter les images et les discours en usage dans les chants traditionnels » ; Shaka est salué par ses lieutenants « la hache de guerre qui terrasse son ennemi est parmi vous » (Kesteloot, Dieng, 1997 : 586). Kunene, lui-même membre de l'ANC, infléchit son texte dans le contexte de l'apartheid et essaie de faire de Shaka un mythe fondateur « national » (1997 : 587). Il est cependant permis de se demander si ce texte militant résonne toujours aussi juste : les Zoulous ne sont pas toute la nation, et l'on aimerait voir cette question abordée. *Emperor Shaka, the Great* est une œuvre unique par son ampleur, mais elle relève de la littérature anglophone d'Afrique du sud, même si elle déclare avec emphase qu'elle se situe dans la lignée de la littérature orale zouloue. Il suffit de comparer les transcriptions / traductions de Stuart, données par Cope pour comprendre la différence. La plus longue des odes à Shaka fait 430 vers alors que le texte de Kunene en comporte plus de 20000 (vingt mille), répartis en seize chants, portant chacun leur propre titre : *de la prophétie* (1) à *l'assemblée des comploteurs* (16) en passant par : *le rire comme le vent parfumé amène le chagrin* (14). La logique rythmique du texte, en anglais, est celle d'un vers libre, dont la cadence n'a rien à voir avec les transcriptions de Stuart, faites à partir des enregistrements des imbonji...

La littérature zouloue a fait maintes fois référence à Shaka : le premier roman zoulou *Insila KaTshaka* (1933) porte sur un page, Jeje, de la cour de Shaka, R. Dhlomo a aussi donné un *UShaka* (1937), dans une série consacrée aux chefs zoulous. B. Vilakazi a lui aussi consacré plusieurs poèmes à Shaka. Poète catholique, philologue réputé, Vilakazi comprend les contradictions de Shaka, et il est lui aussi fasciné

par cet héritage de grandeur, par le moment au début du XIX^{ème} siècle pendant lequel toute l'histoire du sud de l'Afrique dépendait des campagnes zouloues. Dans son poème *Ushaka KaSenzangakhona* (Shaka, fils de S), il s'adresse au conquérant par delà la tombe, et s'avoue dépassé par le mystère de Shaka ; il accepte pourtant de lui faire allégeance, au nom de cette grandeur qu'il avait conquise pour les Zoulous (Vilakazi, 1973 : 38-40). A la différence de Kunene il ne prétend pas se placer directement dans la lignée des poètes zoulous et publie d'abord la version zouloue de ses textes (1945), sans ignorer les questions propres à la transposition de la poésie orale d'une langue africaine dans la poésie écrite d'une langue européenne.

De fait dans la communauté zouloue les enjeux dynastiques liés aux différences entre les lignées de la chefferie au Natal et au Kwa zulu ne faisaient pas du personnage de Shaka le héros mythique et conventionnel qu'il devint dans le combat pour l'apartheid.

2 Thomas Mofolo, romancier soutu

Il appartenait à un Mossouto, T.Mofolo de dégager les multiples dimensions du personnage dans un texte, *Chaka* (sic, et non Shaka, le sesotho étant en partie transcrit suivant les conventions phonétiques du français, grâce au travail d'Arbousset) traduit en de nombreuses langues, et dont l'édition française a suscité l'admiration de Michel Leiris à Le Clézio, en passant par Jean Paulhan. Thomas Mofolo accomplit un voyage au Natal avant la fin du XIX^{ème} siècle et il dut évidemment entendre réciter ces éloges. De plus il nous raconte dans *Pitseng*, son roman précédent, les voyages au Natal de son héros Pakoué qui rend visite à la capitale de Shaka, comme Mofolo lui-même l'avait fait quelques années auparavant.

Le livre de Mofolo a été écrit en 1908 et publié seulement en 1925. Un livre récent, *Murder at Morija* (2003), oeuvre du meilleur historien de la littérature sud africaine Tim Couzens consacré à la Mission de Morija explique les raisons de ce délai d'une manière nouvelle. Il cite la lettre écrite au directeur de l'imprimerie par Mofolo en 1910 dans laquelle ce dernier demande pardon pour une faute. Dans un milieu protestant austère, soucieux de l'exemplarité de sa conduite, Mofolo avait commis le péché d'adultère, et se déclarait indigne de rester à la Mission. On peut s'étonner d'un tel sentiment d'indignité : il faut seulement noter que les questions de morale sexuelle étaient particulièrement surveillées dans un monde où conversion signifiait refus de la polygamie, mais où les « nouvelles » églises africaines péchaient un type de syncrétisme culturel. Pourtant après le départ de Mofolo, en 1910, le livre attendit quinze ans pour être publié. Pour Albert Gérard (1984), le blocage de la publication tenait à la question suivante, au demeurant fort légitime dans la perspective missionnaire : était-il bon pour la Mission du Lesotho de publier un roman où perçait une certaine fascination pour un tyran païen ? En outre la guerre en Europe, puis le drame du décès (1920), central dans l'histoire de la Mission (cf. *Murder at Morija* (2003) du directeur de l'Ecole biblique, avait troublé les esprits et désorganisé les éditions. Edouard Jacottet avait été empoisonné par sa fille, maîtresse du directeur, marié, de l'imprimerie de la Mission, l'ami de Mofolo, Sam Duby : l'exemplarité missionnaire- et blanche- souffrait là un coup très dur !

Le livre a donc été écrit dans un contexte de crise personnelle et politique aigü : la rébellion zouloue de Bambatha contre les impôts coloniaux date de 1906. De plus les premières années du siècle marquent à la fois la prise de conscience politique : l'ANC est en gestation et son premier congrès aura lieu en 1912 à Bloemfontein. Elles signalent aussi une nouvelle affirmation religieuse, une appropriation africaine du christianisme, dont le premier roman de Mofolo, *L'homme qui marchait vers le Soleil levant* (2003, traduction de *Moeti oa Bochabela*, 1907), témoigne à sa façon.

Ainsi consacrer un roman à un tel personnage historique du début du siècle passé, revient à s'interroger sur le sens de l'histoire de la communauté qui chante ses héros, dans un contexte de violence croissante. C'est parce que Mofolo vit dans un monde en passe d'être recouvert par la nouvelle culture chrétienne écrite qu'il se penche sur l'Afrique du passé et essaie de comprendre les voies de son avenir. Pour le romancier Mofolo, Chaka est un innovateur, mais c'est aussi un maniaque de la violence, prisonnier de sa propre image : la « négligence bienveillante » dont Fynn fait preuve à son égard rappelle le dégoût distingué de Speke devant les extravagances barbares du Kabaka ougandais (Speke, in Ricard, 2000). Mofolo a visité sa capitale et apprécié ce qu'il avait essayé de mettre en place. Il poursuit un chemin original : il a déjà écrit trois romans. Son oeuvre témoigne d'une « prolifération imprudente » disent de lui les missionnaires. Il y a dans cette ferveur féconde les indices d'une crise qui débouche sur le mystère de la personnalité de Chaka. C'est cela qui intéresse Mofolo : comment peut-on acquérir un tel pouvoir ? A quoi tout cela a-t-il mené les Zoulous ?

Il se fonde sur les témoignages recueillis par Arbousset, qui constituent avec les récits d'Isaacs les premiers textes publiés par des Blancs sur Shaka. On sait que le texte d'Arbousset publié à Paris en 1842 a été traduit peu après (1846). Mofolo savait l'anglais comme le note Tim Couzens et il est clair qu'il a lu Arbousset.

Plusieurs épisodes clés de son livre sont issus d'Arbousset ou plutôt viennent eux aussi de la tradition orale, corroborés par l'un des premiers collecteurs, Arbousset. Tel est le récit de l'assassinat de la mère de Chaka, Nandi (ici nommée Naté) :

Le fourbe Chaka soutenait qu'il n'avait point, lui, de successeurs, par la raison que ses femmes n'étaient que des courtisanes, ou si l'on veut des hommesses (abantouana), suivant l'expression consacrée. C'est ce sophisme, né de l'extrême peur où était le despote qu'il ne s'élevât quelqu'un pour le supplanter, qui l'a porté aux actes les plus barbares. Ainsi, par exemple, Botékazé, sa concubine favorite, se trouvant enceinte, quitta le sérail de Bolaoako, sous prétexte qu'elle était malade. Elle voulait retourner chez ses parents; mais Naté, qui l'aimait beaucoup, la recueillit dans sa maison, lui promit de l'y mettre à l'abri de tout danger. Naté était la propre mère du roi. Lorsque son fils la venait voir, elle l'entretenait constamment des prétendues souffrances de Botékazé, et Botékazé elle-même ne parlait au roi qu'en soupirant. Son terme accompli, elle accoucha d'un enfant mâle, que Naté fit allaiter par Nobaguébo, sa fidèle servante. Le nouveau Joas fut caché dans un vase d'argile pendant cinq à six mois; et comme on ne pouvait plus longtemps le soustraire à la connaissance publique, sa nourrice le prit et l'emporta chez les Mathlékas, hors du territoire zoula.

Néanmoins Popa, cousin germain de Chaka, fut informé de l'affaire, et il a rapporté à son maître, qui lui intima l'ordre de se rendre d'abord dans la hutte de Naté, au milieu de la nuit, et de percer le sein de cette imprudente femme, tout en ayant le soin de fermer la blessure avec un morceau de peau, en guise de charpie, afin de cacher par là que ce fût un assassinat.

Le lendemain, de bonne heure, on rapporta au roi que Naté avait été fauchée par ses aïeux, ou bien qu'elle avait péri victime de quelque maléfice. Il s'en va aussitôt l'examiner avec Popa, et l'ayant trouvée réellement morte, on se hâta de l'ensevelir. En même temps, Chaka se livra à de feintes lamentations; il alla même jusqu'à tuer de sa propre main quelques froids spectateurs de ce deuil extraordinaire, et raya pour jamais de la langue de ses frères le mot de naté qui veut dire bon, pour lui substituer celui de motounti.

On trouve aussi dans Arbousset des commentaires précis sur les innovations de Chaka et l'organisation de son armée qui laissent transparaître une certaine admiration pour un sens de la discipline et de l'ordre assez rare à l'époque dans la région. Cette même fascination ambiguë se retrouve chez Mofolo, qui a eu une éducation technique et comprend fort bien ce qu'il en coûte de créer des institutions qui fonctionnent.

En ces temps là, les armes (il y en avait, mais il était très difficile de s'en procurer) étaient faites avec du métal extrait de la pierre de fer, le morema p'hofou. Or il arriva, vers cette époque, que des gens qui étaient aller chercher de l'ocre, bien loin du côté du Zambèze, découvrirent un minerai que l'on pouvait traiter, pour en faire des armes, beaucoup plus facilement que celui que l'on avait employé jusqu'alors. (Mofolo, 1940 : 230).

Ces informations arrivent aux oreilles de Chaka qui convoque son lieutenant et l'envoie en mission :

J'entends dire que dans ce pays que je ne connais pas, par là dans la direction du septentrion, l'on peut se procurer facilement du fer à forger les sagaies. Ce minerai est parait-il facile à travailler..." (Mofolo, 230).

Le matin Chaka se rend au parc à bestiaux et il écoute les bouviers louer la vache, "dieu au nez humide, dieu du père de ce qui unit par le mariage les peuples". Mofolo cite les chants d'éloge de Chaka, en zoulou dans le texte : les épithètes martiales abondent : "Seigneur des seigneurs, le grand lion, l'éléphant auquel nul ne peut répondre", il est l'éclair, le dévoreur : "Il s'empare de force des boucliers des guerriers Mapélas", il engloutit, il détruit, il est "le Boeuf noir de Hlayoukana, sur lequel on doit passer sa langue avant d'aller consulter le féticheur" (Mofolo : 193-194) C'est d'abord à lui que les guerriers doivent rendre un culte : comment interpréter cette notation que Mofolo nous livre sans commentaire ? N'est elle pas marquée, de la part du chrétien Mofolo, par une répugnance voilée pour une telle idolatrie ?

A la guerre de nombreux guerriers blessés et mourants exprimaient comme voeu suprême le désir que leur souverain se devêtît devant eux afin de pouvoir le contempler une dernière fois et mourir ensuite... Lors des grandes célébrations nationales, il était de règle qu'avant la dispersion générale le souverain se montrât dévêtu à la foule, afin que les festivités prissent fin sur l'admiration du corps de Chaka... (Mofolo: 184)

Tout un chapitre de Mofolo est consacré aux fondements de la nouvelle organisation zouloue : les casernes, la fin de la circoncision, les nouvelles techniques de combat. Pourtant cet innovateur qui prend soin de se fournir en minerai pour forger des armes est aussi pénétré d'une soif inextinguible de sang. Cette présence obsessionnelle de la mort se retrouve au début du premier roman de Mofolo et elle fournit le motif au départ de son héros, Fékisi, qui se met en marche vers le soleil levant, vers le sens de la vie. En prenant comme héros un personnage historique Mofolo cherche aussi à comprendre ses motivations et à nous fournir quelques clés de son comportement : pourquoi tuer son amante Nolivé, sa mère, ses meilleurs soldats ? Quelle explication donner à cette frénésie absurde en termes d'économie familiale ou politique ? De plus le questionnement de Mofolo se produit sur fond de défaite zouloue et plus généralement d'assujettissement des peuples africains au joug colonial. La révolte zouloue de Bambatha a été écrasée en 1906 : la voie de la violence n'a rien donné. Comment un tel stratège peut-il tant se tromper semble se demander Mofolo ? Il se le demande à mon sens d'autant plus que la voie sotho, celle de l'apaisement et du compromis a été nettement plus bénéfique. La réponse est encore une fois à chercher dans un élan

mystique, non plus vers le bien, mais vers le mal. Chaka conclut un pacte avec le devin : il ne pourra devenir grand qu'en tuant ce qu'il aime. L'explication que Mofolo donne du comportement meurtrier de Chaka fait appel à l'intervention des puissances du mal dans l'histoire. Peut-on ignorer ces puissances ? La lecture que donnera quelques décennies plus tard du livre paru en traduction française en juin 1940 Victor Ellenberger retrouve ce type d'intervention : Hitler est une sorte de monstre envoûté par les génies de la race, comme l'était Chaka ...

3 Senghor et après ...

Le poème dramatique de Senghor, bref texte d'une vingtaine de pages, est marqué par le livre de Mofolo et en particulier par la contradiction entre les cruautés familiales et les succès militaires. De plus il met le héros dans le contexte de l'avancée de la colonisation, alors que ce thème n'apparaissait sous forme de prophétie qu'à la dernière page de *Chaka*. Senghor a du mal dans un texte lyrique à concilier le Chaka, meurtrier de sa bien aimée, et les confidences lyriques du poète chef de guerre. Il s'en sort en donnant à ce meurtre une logique « tragique » : le poète doit mourir, l'amant doit s'effacer, pour que le politique triomphe. Comme toujours le souffle lyrique des versets senghoriens emporte notre adhésion, même si la thèse politique dilue le destin propre de Chaka dans un tragique un peu abstrait, que la voix blanche ne réussit pas à rendre plus présent.

Après Senghor de nombreux écrivains se sont emparés du personnage de Chaka pour en faire le représentant de l'homme politique, du chef africain, confronté à l'avancée des Blancs et aux dissensions internes de l'Afrique. Cette dilution de Chaka dans une forme de discours nationaliste africain en vogue dans les années soixante n'a pas suscité d'œuvre qui mérite d'être retenue, même si elle a engendré de nombreuses thèses, stimulées par cette omniprésence zouloue. Comme le notent L.Kersteloot et B.Dieng si le *Chaka* de Mofolo est une réussite, les textes qui s'en sont inspirés, par exemple, Senghor, N.Camara, Abdou Anta Ka (et plus tard Tchikaya U Tamsi, ar) n'ont réussi malgré leurs bonnes intentions qu'à édulcorer le personnage, sans jamais atteindre « l'envergure du texte primitif » (1997 : 576-577).

Il en fut de même en anglais où un roman de E.Ritter (1955) donnait de Shaka un portrait de roi arthurien. De nombreuses pièces de théâtre scolaires sont issues de cette version un peu aseptisée de l'histoire zouloue. Il en a été de même des nombreux films produits par Hollywood, ou la télévision sud africaine, curieusement soucieuse d'héroïser les Zoulous, promus au rang d'adversaire idéaux des Boers.

La lecture de Fynn montre la complexité de la situation politique et la variété des relations qui se nouent dès cette époque entre les Blancs et les Africains. Fynn découvre un monde et un type de pouvoir, sur lequel il se garde de théoriser. Un siècle plus tard des intellectuels africains se demandent que faire de Chaka : sa présence est encore audible dans les *izibongo* : Mazizi Kunene essaya de raviver cette flamme épique dans le combat contre l'apartheid. Je crains que cet élan martial ne soit pas sauvé aujourd'hui par sa langue travaillée, et que le projet politique nationaliste ne se heurte justement aux difficultés présentes de construction de la nation « arc en ciel », comme la nouvelle Afrique du Sud aime à se désigner. Le roman de Mofolo, premier romancier africain, « grand écrivain » (J.M.G. Le Clézio), va plus loin dans l'exploration de la conscience historique zouloue et africaine. Mofolo a une double distance : il est un écrivain et il écrit en sotho. Il témoigne d'une distance critique, mais souhaite faire du roman un instrument de compréhension de l'histoire : il nous propose une pensée de l'histoire. Son texte ne se laisse pas réduire à des formules politiques, il n'écrase pas les conflits personnels sous le fracas des batailles, il ne délaisse pas le monde zoulou pour l'analyse psychologique. Il réussit à maintenir ouvertes toutes ces interrogations. La parole zouloue était multiple et elle a trouvé dans un roman sotho un écho qui la prolonge jusqu'à nous et lui assure un bel avenir.

bibliographie:

Arbousset (Thomas), Relation d'un voyage d'exploration au Nord-Est de la Colonie du Cap de Bonne Espérance, Paris, Arthus Bertrand, 1842. édition anglaise: Narrative of an Exploratory Tour to the North-East of the colony of the Cape of Good Hope, Le Cap, 1846, nouvelle édition 1968.

Arbousset (Thomas), Excursion missionnaire, suivie d'une notice sur les Zoulous, (traduction anglaise du texte français inédit, Missionary Excursion, Nairobi/Morija, CREU/ Morija Museum, 1991), Paris, Karthala/IFAS, 2000.

Badian (Seydou), sous l'orage, suivi de La mort de Chaka

Casalis (Eugène), Etudes sur la langue sechuana, Paris, Imprimerie royale, 1841, réédité partiellement in Traversées de l'Afrique, Cahiers du Centre régional des lettres d'Aquitaine, Bordeaux, 1997.

Cope (Trevor) *Izibongo, Zulu Praise Poems*, Oxford, Clarendon Press, 1968

Coplan (David), *In The time of Cannibals, The Word Music of SouthAfrica's Basotho Migrants*, Chicago, University of Chicago Press, 1994.

Couzens (Tim), *Murder at Morija*, Johannesburg, Random House, 2003.

Damane (M), Sanders (P) , *Lithoko, Sotho Praise Poems*, Oxford, Clarendon Press, 1974.

Delegorgue (Adulphe), *Voyage dans l'Afrique australe* , Paris, René , 1847. édition anglaise: *Travels in Southern Africa*, traduit avec une introduction et des notes , Durban, Killie Campbell Africana Library/University of Natal Press, 1990.

Depelchin (H.), Croonenberghs (Ch.) *Trois ans en Afrique australe*, Bruxelles, 1882.

Dhlomo (Reginald H.), *Ushaka*, Pietermaritzburg, Shuter and Shooter, 1937 (traduction allemande, Koln, 1994)

Dube (John Langelibalele) ,*Jeje*, Insila KaTshaka, Marianhill, Mission Press, 1933

Ellenberger (D.F.) , *History of the Basuto* , Ancient and modern, rédigée en anglais par J.C.MacGregor, Morija, 1992.

Faure (Veronique), *Ethnicité et stratégies nationalistes, les Zoulous et l'Inkatha*, Thèse de doctorat en études africaines (Sciences politiques), Université Montesquieu, Bordeaux, 1996.

Fuze (Magama), *The Black People and whence they came*, Pietermaritzburg/Durban, University of Natal Press / Killy Campbell Library , 1979.

Gérard (Albert), Relire *Chaka* ou les oublis de la mémoire française, *Politique Africaine*, 13, 1984.

Golan (Daphna) , *Inventing Shaka, Using History in the Construction of Zulu nationalism*, Boulder, L.Rienner, 1994.

Hamilton (Caroline), sous la direction de , *The Mfecane Aftermath, Reconstructive Debates in Southern African History*, Johannesburg, Witwatersrand University Press, 1995.

Johannesburg/Durban, Witwatersrand University Press/ The University of Natal Press, 1995.

Kesteloot (Lilyan), Dieng (Bassirou), *Les épopées d'Afrique noire*, Paris , Karthala/Unesco, 1997.

Kunene (Daniel), *Heroic Poetry of the Basotho*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

Kunene (Daniel) , *Thomas Mofolo and the Emergence of Written Sesotho Prose*, Johannesburg, Ravan Press, 1989.

Kunene (Mazizi), *Emperor Shaka, the Great, A zulu epic*, Londres, Heinemann, 1979.

Lenake (JM), Swanepoel (CF), *Mathe le Leleme* , Bilingual Southern Sotho Course, Pretoria, University of South Africa, 1986.

Mabana (Kahiudi Claver) *Des transpositions francophones du mythe de chaka*, Bern, Peter Lang, 2002.

Mofolo (Thomas), *Chaka, une épopée bantoue*, traduit en français par V.Elenberger, Paris, Gallimard, 1940 (deuxième édition, 1981), traduction française de *Chaka*, 1925.

Mofolo (Thomas) *L'homme qui marchait vers le soleil levant* , Bordeaux, Editions confluences, 2003 (traduction française de *Moeti Oa Bochabela* , 1907)

Ricard (Alain), Eugène Casalis , *les Bassoutos* , la poésie, *L'Ethnologie à Bordeaux*, Université Victor Segalen-Bordeaux 2, 1995, pp. 95-106

Ricard (Alain), *Hunger was the First Cannibal, Fantasy or Ethnography*, *Papers in comparative Studies*, Columbus, Ohio, 1996, pp 159-170.

Ricard (Alain) *Voyages de découverte en Afrique*, Paris, Robert Laffont, 2000.

Ritter (E.), *Shaka Zulu*, Longmans, Londres, 1955.

Rycroft (David), An 1842 version of Dingana's eulogies, *African Studies*, 1984, 43, 2, pp. 249-274.

Rycroft (David), Ngcobo (A.B.) édité par, *The Praises of Dingana, Izibongo zika Dingana*, Durban/Pietermaritzburg, Killie Campbell Africana Library/ The University of Natal Press, 1988.

Senghor (Léopold Sédar), *Chaka*, poème dramatique à plusieurs voix, in *Ethiopiennes*, 1990 pp.118-133.

Sevry (Jean), *Chaka*, empereur des Zoulous: histoire, légende et mythes, Paris, L'Harmattan, 1991.

Taylor (Stephen) *Shaka's children*, Londres, Harper Collins, 1995.

Vail (Leroy) White (Landeg), *Power and the Praise Poem*, *Southern African Voices in History*, Charlottesville/Londres, University Press of Virginia/James Currey, 1991.

Vilakazi (Benedict) *Zulu Horizons*, Johannesburg, Witwatersrand University Press, 1973, traduction anglaise de Inkondlo Kazulu.